

DISCOURS

Prononcé le Jeudi 12. Décembre 1720.

PAR MONSIEUR L'ABBÉ DE ROQUETTE, lorsqu'il fut reçu à la place de feu Monsieur l'Abbé RENAUDOT.

MESSIEURS,

Sous quels auspices favorables viens-je paraître devant vous ! Un Prince né pour animer chacun à la gloire, les Savants par ses conseils, les Guerriers par son exemple ; grand par le titre auguste de sa Naissance, grand par son esprit et par son courage, et plus grand encore par son zèle pour l'intérêt public, et pour l'honneur de la Nation, daigne nous honorer de sa présence, et s'intéresser à mon bonheur.

Un Confrère, dont le nom sera respecté dans tous les siècles, l'héritier des grandeurs du Cardinal de RICHELIEU, prend place parmi vous dans ce Temple auguste, y apporte des grâces, des talents, et un mérite qui ne fait pas moins d'honneur à votre choix qu'à la mémoire de ses Ancêtres. Il vient y entretenir cette noble émulation, que votre Illustre Fondateur y fit naître. Encore une fois sous quels heureux auspices parois-je ici, MESSIEURS ! Le seul bien où j'aspirais, m'est accordé par vos suffrages. J'en connais tout le prix. Non, je ne demande plus rien à la Fortune, la grâce que Vous me faites est dans mon cœur au-dessus de tous ses dons.

Ce sentiment que la reconnaissance m'inspire, est également juste et sincère. Que peut-elle nous offrir cette Fortune trompeuse qui égale les pures et innocentes délices de l'esprit ? Par où l'amour propre peut-il être flatté plus vivement, que par le plaisir de se voir admis à une Société de personnes choisies, qui dans un commerce mutuel de

pensées, de réflexions, de décisions, (commerce dont la politesse est le lien,) s'appliquent à former le goût, à polir et perfectionner le langage, à démêler le vrai de l'apparent, le solide du frivole, à enrichir le Public d'Ouvrages, tantôt utiles, tantôt agréables, à prescrire les règles de l'Eloquence, à en donner les plus parfaits modèles.

Tel est l'objet, tel est le fruit de vos nobles et paisibles occupations ; et c'est, MESSIEURS, par où vous êtes d'autant plus distingués des autres hommes, que vous vous distinguez par ce qui fait l'excellence de l'homme : la pensée et la parole sont les deux prérogatives qui élèvent la créature éclairée par la raison, au-dessus de celles qui n'en connaissent pas les lumières, et par une suite naturelle, l'art de manier noblement la pensée et la parole, et ce qui doit rendre les hommes supérieurs aux autres hommes.

A mesure que les Royaumes et les Républiques s'établirent, chaque peuple se fit une langue propre et particulière, qu'insensiblement il fixa selon ses goûts, ses inclinations, et ses mœurs. Les peuples qui fondèrent cette Monarchie, se formèrent d'abord un langage qui se sentait du mélange des nations barbares, qui les aidèrent à secouer le joug des Romains. Ne rougissons point, MESSIEURS, de la grossièreté du langage de nos Ancêtres ; avouons qu'il ne fut dans sa naissance qu'un amas confus et mal assorti, de mots demi-Latins, demi-Barbares, qui n'avoient ni douceur, ni délicatesse, ni harmonie ; cet aveu ne servira qu'à augmenter la gloire de ceux qui l'ont perfectionnée.

Les plus beaux génies de chaque siècle travaillèrent successivement à lui donner une forme régulière et correcte. Peu à peu la diction se trouva épurée, le style ennobli : on l'enrichit des dépouilles des langues mortes, on y mêla les ornements et les fleurs.

Cependant tous ces progrès n'étaient encore au commencement du dernier siècle, que comme des essais de lumières, et ce qu'est à l'égard du jour cette faible clarté qui le précède et qui l'annonce.

Il vous était réservé, MESSIEURS, de conduire la langue Française au point de maturité et de perfection où nous la voyons. C'est de vos jours qu'on a vu paraître ces grâces sans affectation, cette justesse sans contrainte, cette élégance sans mollesse, cette pureté sans langueur, cette noblesse sans faste, cette précision sans sécheresse, cette énergie sans dureté ; en un mot l'union de ces beautés qui caractérisent notre langue, et qui lui donne sur toutes les langues vivantes, le même degré de supériorité que la Nation s'est acquise sur les autres, Nations, par l'industrie, la valeur et la politesse.

Quelle gloire pour cette Académie ! mais en même tems quelle joie pour moi, de songer qu'en participant à vos travaux, je ferai rejaillir sur moi quelque étincelle de cette gloire, que je puis partager avec tant de rares génies, l'insigne et flatteuse prérogative de dispenser aux Héros cette espèce d'immortalité qui les console, qui les dédommage en quelque sorte de la nécessité de mourir !

La gloire est le prix de la vertu, mais la vertu a besoin de secours pour porter dans les siècles à venir la gloire qu'elle s'est acquise. La voix même de la Renommée, toute forte, toute éclatante qu'elle est, ne suffit pas. Qu'est-ce que cette Divinité fabuleuse qui remplit l'Univers du nom de ceux qu'elle veut immortaliser ? Un bruit douteux, vain, passager, qui n'a de solidité, de consistance, qu'autant qu'il est appuyé d'un témoignage certain, authentique et durable, qui dépose à la postérité, en faveur des Mortels qui se distinguent par le mérite.

Que serviraient maintenant aux Héros de l'Antiquité ces

vœux, ces acclamations des peuples, qui suivaient le char des Vainqueurs, ces chants d'allégresse et de victoire qui relevaient la pompe de leur triomphe, et qui se perdaient dans les airs ; ces lauriers qui couronnaient leurs têtes, et qui se flétrissaient en les couronnant ?

Que leur serviraient même ces Mausolées, ces Arcs de Triomphe ou déjà détruits, ou prêts à tomber, si les Poètes, les Orateurs, les Historiens, témoins de leurs actions mémorables, n'avoient pas pris la précaution et le soin de les recueillir dans leurs écrits, de les graver au Temple de Mémoire, avec ces traits que le tems respecte ; de leur imprimer ce caractère d'Immortalité, qui n'appartient qu'aux productions de l'esprit, parce qu'elles tiennent en quelque façon de l'immortalité de leur principe ?

C'est donc de Vous, MESSIEURS, ou de ceux qui auront su profiter de vos lumières : (car d'ici comme du centre de la littérature, elles se communiquent à toute la circonférence,) c'est de Vous que les Héros de nos jours attendent cette seconde vie, qui les fera reparaître, pour ainsi parler sur la scène du Monde. Vous ferez les Homères de nos Achilles, les Cicerons, les Virgiles, les Horaces de nos Césars, de nos Augustes, de nos Mécènes : à la faveur de vos Ouvrages, qui disputeront encore du prix, de la beauté avec ceux des Cicerons, des Virgiles, des Horaces. Et des Homères : leurs noms mêlez avec les vôtres, perceront l'étendue des siècles et les ténèbres de l'oubli.

Rempli de ces hautes idées, Armand Cardinal de RICHELIEU crut qu'il travaillait utilement pour la gloire de son Maître, pour celle de sa Patrie, et pour la sienne, s'il en rendait dépositaires des génies du premier ordre, puissants en paroles et maîtres dans l'art d'écrire pour la transmettre à la postérité.

Lors donc que dans son Testament politique, (chef-d'œuvre de l'esprit humain) il traçait d'avance le plan des prodiges qui devaient éclater à nos yeux, lorsqu'il exécutait lui-même si heureusement ses magnifiques projets, de rétablir la navigation et le commerce, d'humilier, d'abattre les Puissances jalouses ou ennemies de cet Etat, d'en étendre et d'en assurer les frontières, de dompter l'hérésie par la force et par la raison, il donna une attention particulière à protéger cette société naissante.

Sa profonde sagesse la fit paraître à ses yeux comme une ressource infaillible que son bonheur lui offrait, et pour relever sa propre grandeur, et pour maintenir la France dans la possession où il l'avait mise de triompher par l'esprit, autant que par le courage.

De la même main dont il réparait les ruines de la Sorbonne, monument éternel de sa piété, il posa les fondements de l'Académie Française, monument immortel de son amour pour les Lettres ; et comme si l'une de ces deux Sociétés seule n'avait pu suffire aux éloges d'un si vaste mérite, il semble qu'elles en aient fait un partage entre elles. L'une mêle à l'étude des Lettres saintes, le récit des vertus chrétiennes qui consacrèrent une si belle vie ; l'autre fait éclater sa reconnaissance, en faisant retentir ce Palais du bruit continu des merveilles qui signalèrent un si beau ministère.

L'illustre SEGUIER qui fut animé du même esprit suivit aussi la même route, pour parvenir à l'immortalité. Sûr du suffrage de Thémis, dont il dispensait les Lois avec tant de sagesse et de droiture, il voulut encore s'assurer de celui des Muses, qu'il eut pour fidèles compagnes dans ses prospérités et dans ses disgrâces, et leur élève ambitionna d'être déclaré leur Protecteur.

LOUIS plus éclairé que tous les Ministres, et plus puissant que tous les Rois, comprit mieux que personne, combien il importait à sa gloire de soutenir, d'illustrer, d'agrandir une Compagnie, maîtresse en quelque manière, de la destinée des Héros dans les âges suivants. Peu content d'entretenir par ses dons le feu céleste de l'esprit, qui brûle sur cet Autel, comme brûlait autrefois dans Rome ce feu sacré des Vestales, dont la durée semblait assurer celle de l'Empire Romain ; il mit tout d'un coup le comble, et à toutes ses faveurs, et à toutes vos espérances. Il adopta, si j'ose le dire, l'Académie Française. Il la plaça près du Trône, et sous ses yeux. Disons encore plus, il veilla sur le choix des personnes, qui doivent conserver dans ce sanctuaire, le précieux dépôt de l'esprit et perpétuer cette succession immortelle de capacité, d'érudition, de génie, qui répond en quelque sorte de la stabilité de cet Empire.

Quel tribut de gloire rendrons-nous à ce grand Prince, qui puisse être proportionné à ses bienfaits, et à notre reconnaissance ? La matière de ses louanges paraît comme épuisée. Vous-mêmes, MESSIEURS, qui devriez ici suppléer à ma faiblesse, vous m'avez mis dans l'impuissance d'ajouter quelque nouveau rayon à sa gloire, par les efforts assidus et surprenants que vous avez faits, dans vos discours et dans vos chants divins, pour atteindre par la magnificence de vos éloges jusqu'à la sublimité du sujet.

On loue, on flatte volontiers les Rois pendant qu'ils règnent ; on les censure, on les oublie encore plus volontiers dès qu'ils ont cessé de régner. LOUIS n'éprouvera pas un pareil sort, son nom ne mourra jamais parmi nous ; la principale étude des Rois ses Successeurs doit être de l'imiter, et leur plus grande gloire sera d'être parvenus à lui ressembler. Plus la rapidité des tems l'éloigne, et plus il paraît dans son jour. Cette crainte, ce respect, qu'imprimait la majesté de son front, et la fierté de ses regards se tourne

dans le cœur de ses fidèles Sujets, en regrets, en vénération, en amour.

L'envie même, cette ennemie implacable du vrai mérite, qui se plaît à offusquer et à noircir la vertu la plus pure, est forcée de rendre hommage à celle de ce Héros. Elle se tait au souvenir de cette piété sincère et persévérante, qui régla sa conduite sur le déclin de ses jours, et qui redoublant son ardeur dans ses derniers moments, le fit paraître entre les bras de la mort, réduit à lui seul, et presque anéanti sous le poids de la Majesté suprême, plus grand, plus admirable, plus respectable, qu'il ne l'avait paru sur le Trône, et dans le plus vif éclat de son règne.

Croissez, Royal Enfant, digne rejeton de ce Grand Monarque, reste précieux de tant de Princes, qui n'ont paru sur la terre, que pour mériter nos regrets. Si le Ciel vous a fait pour commander, la nature vous a formé pour plaire. Nous voyons avec joie l'honneur, la probité, la Religion, travailler de concert et employer tous leurs soins à votre éducation. Déjà votre heureux naturel se déclare, il prévient les instructions et les exemples, il produit des fruits de raison et de sagesse dans un âge où les âmes vulgaires ne donnent encore que des espérances. La jeunesse qui se hâte de vous dérober à l'enfance, vous apporte chaque jour de nouveaux charmes, et chaque jour nous montre d'assurés présages que le sang ayant imprimé dans toute votre personne des traits marquez de LOUIS LE GRAND, son port, ses manières, et même sa Majesté, vous ferez revivre à nos yeux ses vertus, ses prospérités, sa puissance.

Un jour viendra que vous mettrez une partie de votre gloire à exercer les fonctions de notre Protecteur ; Que vous ferez de cette grâce un des devoirs de la Royauté ; Qu'aimant les Lettres, vous favoriserez ceux qui les aiment ; Que vous fournirez à nous et à nos successeurs, par une suite

confiante d'actions héroïques, de bonté, de valeur, de justice, de clémence et de piété, de quoi déployer en votre honneur, toutes les richesses de l'esprit.

L'auguste Prince qui tient pour vous les rênes de cet Empire, fait voir par son exemple qu'il n'est pas indigne des Héros de joindre aux lauriers qu'on cueille dans le champ de Mars, les lauriers qu'Apollon distribue. Dans les premiers essais de sa valeur, son intrépide courage lui fit affronter les plus affreux périls de la guerre : l'attrait qu'il a trouvé dans les beaux Arts, lui a fait cultiver dans la paix les plus rares talents que puisse donner la nature, ou que l'industrie secondée par le travail puisse acquérir. Il en possède lui seul plus qu'on en voit de dispersés dans plusieurs hommes. Tout est approfondi par ce génie vif, pénétrant, lumineux, sublime, aussi étendu que les sciences qu'il embrasse toutes sans les confondre.

Mais où m'entraîne un fumet, qui peut être traité dignement, demanderait tout l'art de votre éloquence. Je cherche en vain des détours, et tâche d'occuper vos esprits d'images agréables, pour tromper votre douleur et la mienne, pour éloigner le triste souvenir de la perte que vous avez faite. Suivons, MESSIEURS, (il en est tems,) suivons la louable coutume qui s'observe parmi vous d'honorer la mémoire de ceux qui ont fait honneur à cet illustre Corps.

Si l'on ne devait considérer ici, MESSIEURS, que la gloire mondaine, je trouverais une ample matière d'éloges pour Monsieur l'Abbé Renaudot, dans les distinctions que lui attira son mérite. La célèbre Académie de Florence le jugea digne d'elle, dès que vous l'eûtes jugé digne de vous. Le grand Duc de Toscane les Princes du Sang de France, l'honorèrent de leur confiance et de leur familiarité. Rome goûta son austère vertu, qui rappelait l'idée de la vertu des premiers Romains. Le Souverain Pontife unit sa voix aux applaudissements du

sacré Collège : quel écueil pour l'humilité ! quel appas l'amour propre ! mais ce n'était point l'approbation des hommes que cherchait Monsieur l'Abbé Renaudot. Il porta ses vues plus haut, Dieu seul lui parut digne et capable de remplir son esprit et son cœur.

Le goût de la parole divine qui faisait ses chastes délices, l'engagea dans la pénible étude des Langues Orientales. Il les apprit avec avidité, pour puiser dans les sources primitives, ces eaux vives et pures qui rejaillissent jusques à l'Éternité. Quel étonnant spectacle frappe ici mes yeux ! sommes-nous transportés au bienheureux siècle de l'Église naissante, où les hommes remplis du don de Dieu, parlaient à chacun selon sa langue, et se faisaient entendre aux Nations rassemblées des diverses parties du monde ? Monsieur l'Abbé Renaudot parle et répond aux Hébreux, aux Grecs, aux Arabes, aux Caldéens, aux Arméniens, aux Persans, aux Coptes. On dirait qu'il est habitant de l'Univers, et comme naturalisé dans tous les pays. La France a vû de nos jours ce que la Palestine vit autrefois du tems de saint Jérôme. Un homme laborieux et appliqué se rend familier le langage de seize peuples, (je n'exagère point,) il est consulté de toutes parts sur les différents textes de l'Écriture, et devient, pour ainsi dire, l'interprète et l'organe de la vérité.

Ce même homme animé par le zèle d'un des plus puissants adversaires qu'ait eu la secte Calviniste, entreprend le sérieux et profond examen des Liturgies, par des routes nouvelles et inconnues, il démêle le fil, et la suite de cette tradition constante, qui perpétue la Foi du plus auguste de nos Mystères, et pour confondre l'erreur par l'erreur même, recueillant les témoignages unanimes de ces sociétés Chrétiennes, mais schismatiques, répandues dans l'Orient ; il démontre l'accord, l'union, la conformité de leur créance sur le point de l'Eucharistie, avec la créance de tous les siècles et de l'Église Universelle.

La pureté de ses mœurs répondait à la clarté de ses lumières, sa modestie relevait le prix de son savoir. Qui pourrait dépeindre ce tempérament admirable de douceur et de sévérité, de candeur et de finesse, de discernement et de simplicité, qui fut son véritable caractère ? Il aimait la solitude, et se prêtait au monde que par la nécessité du commerce ; attentif à garder les bienséances ; ami fidèle et généreux, libéral et même prodigue envers les pauvres, il remplit tous les devoirs de l'honnête homme, et du parfait Chrétien.